

# LE MENEESTREL

5090. - 95<sup>e</sup> Année. - N<sup>o</sup> 46



Vendredi 17 Novembre 1933.

## LES VOCATIONS ARTIFICIELLES OU DE L'UTILITÉ DES PORTES ÉTROITES

**L** nombre toujours croissant des compositeurs est chose déconcertante et contribue à aggraver la crise dont pâtit l'art lyrique. Surproduction, encombrement, médiocrités et non-valeurs se glissant partout, jetant la confusion dans le goût du public même « éclairé » et rendant la sélection difficile : dans tous les arts comme dans la littérature, ce sont les mêmes phénomènes.

En musique, on en voit nettement trois causes. La première est celle-ci : une sorte de rationalisme à courte vue a fait nier l'*inspiration*; on s'est imaginé que l'étude suppléait au don, et que, sans facultés innées et exceptionnelles, on pouvait devenir compositeur.

La deuxième réside en un état d'esprit tout autre et qui consiste à croire que l'étude ne sert qu'à apprendre des formules et à tuer l'originalité individuelle. Donc, il faut ne rien savoir et, se moquant de l'exemple des maîtres, écrire ce qui vous passe par la tête. Troisièmement, par réaction contre la défiance de jadis envers les jeunes ou les novateurs, les maisons d'édition, les concerts et même les théâtres leur sont devenus hospitaliers : la critique a adopté une attitude favorable vis-à-vis de toute apparence de nouveauté, exaltant même les essais les plus barbares et le public, de peur de méconnaître un génie, a tout accepté oreilles fermées. La situation de compositeur a donc paru très enviable à un grand nombre de très jeunes gens et de très jeunes filles, qui se voyaient d'avance précocement choyés dans les salons, pris au sérieux par la Presse, édités, et réunissant facilement un petit troupeau de flatteurs. Il ne leur resta plus qu'à adopter un des deux systèmes exposés plus haut : c'est-à-dire, travailler d'arrache-pied pour s'assimiler tous les procédés d'écriture et de développement masquant l'absence d'idées, d'imagination et de sensibilité, ou bien écrire n'importe quoi en faisant, habilement, prendre l'ignorance et la maladresse pour des preuves de forte personnalité.

Plus que jamais le jugement de Degas est vrai : « Il faut décourager les arts. » Il faudrait que les difficultés, les souffrances, les épreuves, les déceptions imposées aux créateurs soient telles que seuls puissent les supporter les « élus du ciel ». Les génies et même les grands talents n'ont pas besoin d'être aidés : au contraire, ainsi que la douleur les grandit, les entraves les stimulent.

Certes, l'indulgence pour les débutants part d'un bon naturel. Mais plus de sévérité, de dureté même aurait sans doute — non seulement artistiquement mais humainement parlant — de meilleurs résultats. Quand ce n'est

pas duperie ou sottise, c'est charité mal entendue que d'entretenir des illusions et de seconder la médiocrité.

Quel rare exemple de sagesse donna Gaston Carraud quand, à son retour de la Villa Médicis, estimant — à tort ou à raison — qu'il n'apporterait au monde rien de bien nécessaire, il décida de ne plus écrire et de servir la musique seulement en critique éclairé!

Mes camarades de la classe de Massenet se souviennent d'un des nôtres, très remarquablement doué et qui, à notre stupéfaction peinée, cessa brusquement d'écrire, parce que Debussy, encore à ses débuts, lui semblait devoir exprimer admirablement ce que lui-même sentait et rêvait de dire... Je connais également des jeunes gens qui prirent, avec regret, d'autres carrières que la musique, ne se sentant pas capables de dépasser une honnête médiocrité. Pourquoi ces cas sont-ils si rares?

Mais vous-même, me dira-t-on, êtes-vous donc sûr de l'intérêt de vos élucubrations et, pour donner de tels conseils de renoncement, pensez-vous à donner l'exemple? L'objection ne serait pas sans poids... mais l'on me permettra de ne pas traiter ici un problème personnel et de ne pas transformer en confidences intimes une simple étude qui se veut objective.

\* \* \*

Il semble qu'on doit écrire de la musique soit avec la conviction d'apporter à l'humanité la bonne parole, de la beauté, de la joie, un réconfort moral, un stimulant d'idéalisme; soit pour exprimer avec intensité les bouillonnements de son être en espérant trouver un sympathique écho dans des cœurs fraternels; soit enfin parce que c'est un besoin impérieux, que l'on ne se sent créé que pour cela, que, ce faisant, on est comme le « pommier qui produit des pommes », ainsi que le disait si justement Saint-Saëns des musiciens nés.

Mais que penser de jeunes êtres qui n'ont pas le désir d'exprimer leurs sentiments par le moyen de la musique, qui ne sont pas, dès l'enfance, obsédés par l'audition interne de mystérieux concerts, qui n'ont jamais écrit deux lignes, ni improvisé au piano et qui disent : « Je vais *faire de la composition* ! » Que penser de ceux qui croient que la « composition » c'est le couronnement naturel des études musicales, après le solfège, la technique instrumentale, l'harmonie et le contrepoint !...

Imagine-t-on un adolescent n'ayant jamais griffonné quelque vers, en qui les chefs-d'œuvre de l'art et de la littérature et les troubles même de la puberté n'auraient éveillé aucun émoi sentimental, aucune vue poétique du monde et qui irait trouver un poète en lui disant : « Apprenez moi à écrire des poèmes » ? En pareille occurrence, un vrai poète ne répondrait que par un hausse-

ment d'épaules; le musicien, lui, accueille souvent avec aménité des élèves de ce genre. N'est-ce point fâcheux?

On naît compositeur; on ne le devient pas. Le travail dirige et développe l'instinct mais ne peut y suppléer. On n'apprend en art que ce qu'on sait déjà obscurément. « Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé... » Quelle confusion dans les esprits et quel embouteillage — si l'on peut dire — furent amenés par la méconnaissance d'aussi évidentes vérités!

Si encore c'était le désir de la popularité et de la fortune qui animait cette jeunesse, ce serait sinon très beau, du moins fort compréhensible. Mais non. Celle dont je parle semble se satisfaire d'un : « C'est amusant » accordé par un camarade à quelques fausses notes, d'un « c'est écrit ! » prononcé d'un ton docte par un confrère plus âgé, d'une audition chez l'influente M<sup>me</sup> X... ou de deux lignes aimables du critique Z. Ambition d'une modestie touchante et dénotant un état d'âme difficile à saisir...

Dans les initiations antiques comme dans le primitif christianisme, on exigeait des néophytes non pas tant la connaissance intellectuelle que le signe moral de l'appel divin, et l'on éprouvait les vocations.

Que ne fait-on de même quand il s'agit d'aspirants à introduire dans le temple de la musique, et que n'en refuse-t-on l'accès à ceux qui ont un savoir artificiel et mécanique, mais qui n'ont pas été touchés de la « grâce » ?

\*  
\* \*

Si étrange que cela puisse apparaître, ces réflexions doivent s'appliquer également — à un moindre degré — au professorat. On parle beaucoup de brevets pédagogiques. Soit. Mais qu'on n'oublie pas que là aussi *le don* est nécessaire et qu'il y a des professeurs merveilleux qui seraient *recalés* à des examens trop théoriques, favorables aux perroquets bien stylés. Dans l'enseignement aussi, l'intuition, l'instinct, la flamme, le fluide psychique opèrent des miracles. Les êtres inspirés savent rarement — *de la même façon* du moins — ce que savent les docteurs. Leur science est d'un autre ordre.

Pour lutter contre l'ignorance et l'incompétence, prenons garde de ne pas tomber dans l'excès contraire qui mènerait au nivellement dans la médiocrité. C'est l'écueil ordinaire de la démocratie et de son culte mal compris de la science. Il lui faut une élite et celle-ci ne s'obtient pas par le seul savoir humain, accessible à tous : dans tous les domaines, elle ne peut se recruter que chez les êtres que visite l'Invisible et auxquels, même à leur insu, « leurs voix » enseignent ce qui dépasse les mots.

MAX D'OLLONE.

## NOTRE SUPPLÉMENT MUSICAL

(pour les seuls abonnés à la musique)

Nos abonnés à la musique trouveront, encarté dans ce numéro, *Fleurs cueillies*, de Charles Levadé, extrait de *Cantilènes d'Automne*, poésies de Maurice Boukay.

## LA SEMAINE MUSICALE

**Théâtre Mayol.** — *La Madone du Promenoir*, opérette de M. André BARDE, musique de M. CHRISTINÉ. Mise en scène de M. Edmond ROZE.

L'opérette que vient de monter le Théâtre Mayol est agréable à regarder et à entendre; elle mérite que le public l'accueille favorablement, bien que l'intrigue, toute menue et toute simplette, manque d'imprévu. Racontons-la brièvement :

Le jeune Pontarly, croyant qu'il a été minotaurisé par son ami le plus intime, a décidé de se venger de celui-ci en lui faisant épouser la « Madone du promenoir des Folies-Bergère ». Il lui fera rencontrer cette madone dans une institution de jeunes filles, où elle passera pour innocente et pure.

Mais la vengeance sera manquée pour deux raisons : d'une part, la madone est loin d'être aussi perverse que le croyait Pontarly (elle allait, par désespoir d'amour, hanter le promenoir des Folies, mais n'avait pas encore embrassé la carrière où il y a tant à embrasser...); d'autre part, elle s'éprendra sincèrement de son fiancé et fera une épouse modèle.

Des personnages épisodiques, campés d'une façon amusante, ajoutent du mouvement à l'opérette : ce sont une petite grue des Folies-Bergère (une vraie, celle-ci), un mari qui délaisse le champ conjugal pour aller labourer ailleurs, la femme de cet infidèle, directeur de la pension de jeunes filles, un jardinier qui a lu *l'Amant de Lady Chatterley*...

La musique de M. Christiné, sans être la meilleure qu'ait écrite l'habile compositeur, comporte plusieurs airs pimpants et des ensembles charmants.

Le protagoniste et animateur de la pièce est habituellement le populaire Saint-Granier. A la représentation à laquelle j'ai pu assister, il s'était fait remplacer par son fils, qui est élégant, bon enfant et sympathique. M<sup>lle</sup> Sim Viva est délicieuse dans le principal rôle féminin. Les autres artistes : MM. Robert Goupil, R. Burrier, Cahuzac, M<sup>mes</sup> Nina Myral, Christiane Dor, jouent également avec talent et fantaisie.

MARCEL BELVIANES.

**Théâtre de la Scala, Au Pays des femmes nues!** opérette en trois actes de MM. Jean CONTY et Fred ROLAND. Musique de M. F. GABUTTI.

Malgré son titre... suggestif, ce n'est là qu'une opérette du genre habituel à la Scala : cocasse et vraiment drôle, sans grossièreté, et ne nécessitant aucune fatigue cérébrale. C'est une fantaisie volontiers burlesque, cédant parfois aux obligations discutables des revues contemporaines, mais au demeurant fort distrayante.

La musique de M. Gabutti ne manque ni de mouvement, ni d'esprit. Avec précision, M. Georges Jacques conduit un orchestre assez réduit, mais de qualité, et lui fait rendre parfaitement le caractère jovial et facile d'une partition amusante et bien faite.

Rendons hommage au réel talent comique de M. Gil Bert, et n'omettons pas MM. Max Daugey, Lucien de Lhoste, M<sup>lles</sup> Jany Dorat et H. Dany, non plus que la « danseuse sacrée » Miss Hope. Quant à M<sup>lle</sup> Parisette, comme son pseudonyme en fait foi, elle se contente de pasticher M<sup>lle</sup> Parisys : elle le fait d'ailleurs avec charme.

MAURICE BOUVIER-AJAM.